

La seule obligation que j'aie contractée est celle d'être ponctuel à mon bureau, parce que j'y gagne ma vie.

Mes soirées appartiennent à ceux qui veulent les partager. Quand je suis seul, je lis ou j'écris.

Voilà, pour répondre à plus de cent lettres que j'ai reçues à différentes époques et qui toutes me prêtent un rôle ou des occupations absolument autres que la réalité.

Amateur je suis et rien de plus. Ni les éditeurs de revues ou de livres ou de journaux ne m'ont enrégimenté.

Bien des fois j'ai eu à me défendre des obsessions de gens qui croyaient naïvement m'être utiles et me faire honneur en me chargeant de plaider leur cause dans les journaux ou de mettre au jour leurs propres idées.

C'est la première fois que je parle de moi. Ma vie est si peu accidentée que je n'aurais plus rien à dire si je voulais continuer sur ce sujet.

Causons plutôt de choses littéraires. Je suis plus dans mon milieu en parlant des autres que de ce qui me concerne.

SOUVENIRS DE LA REVUE CANADIENNE.

Nous n'étions pas nombreux, en 1864, dans le cercle littéraire, lorsque la *Revue Canadienne* s'est fondée, et pourtant nous espérions faire souche. Toute l'entreprise roulait sur des espérances. L'avenir devait, pensions-nous, seconder nos efforts. Une grande Revue canadienne allait naître et se développer. Les talents, qui ne manquent nulle part, devaient se rallier autour du drapeau que nous arborions. Le goût des lettres, la sublime passion de l'étude empoigneraient la jeunesse. Vivre dans les livres et la méditation serait la discipline des petits Canadiens. Un monde éclairé se formerait, comme une aristocratie du mérite, au centre des villes et des campagnes !

Nous croyions faire un appel à l'intelligence—appel qui serait entendu. L'a-t-il été ?

Les choses du jour ne nous favorisaient guère. Tout le pays était occupé de politique. Les amateurs de littérature se connaissaient à peine. A de rares intervalles l'un d'eux se rencontrait avec un autre. Alors, ils causaient, comme en cachette. L'anxiété politique avait la haute note. Et puis, du reste, l'étude n'a jamais étouffé les Canadiens ; c'est pourquoi la moindre menace d'une "grosse question" les rend tout drôles.

Ceux d'entre nous qui ne pensaient pas à mal et qui désiraient tout bonnement s'instruire, ne rencontraient aucun appui dans la population.